

---

---

# L'ACTION DES FAITS FUTURS<sup>1</sup>

---

## I

Si l'on réfléchit au caractère essentiel de l'idée de loi, on verra sans peine qu'il est impossible d'expliquer complètement le monde tel qu'il est, la coexistence et la série des phénomènes réels, par des lois seulement, et à fortiori par une loi unique. Il y a dans le moindre fait, dans ce nuage qui passe, dans cette image confuse qui traverse mon esprit, quelque chose d'entièrement inexplicable, soit par une loi, soit par la combinaison d'autant de lois que l'on voudra. Cela tient à la capacité infinie des lois, dont l'essence est de s'appliquer à l'immensité du possible aussi bien qu'à l'étroitesse du réel, et de confondre l'un et l'autre en les embrassant pêle-mêle. Par possible, j'entends, non l'incertain, le douteux, mais le certain sous condition. « Le phénomène A est lié au phénomène B », à cela se réduit toute loi. Cela veut dire : « Si le phénomène A se répète, le phénomène B se répétera. » Le premier phénomène se répétera-t-il ? La loi n'en dit rien, et n'en peut rien dire. Peut-être est-il trop complexe (soit une personne humaine) pour se répéter jamais. N'importe ; la loi qui lui correspond (car à tout lien de cause à effet correspond une loi particulière, qu'on ne prend généralement pas la peine de formuler) affirme, non seulement la nécessité de ses répétitions *conditionnelles*, mais encore sa tendance, impuissante le

1. L'article de M. Tarde que la *Revue de Métaphysique et de Morale* publie aujourd'hui date de plus de vingt-trois ans. L'auteur éprouvait quelque scrupule à le publier, car sa pensée a, depuis cette époque, évolué et il ne voudrait pas aujourd'hui accepter toutes les conclusions de ce travail de jeunesse. Nous sommes heureux d'avoir triomphé de ces hésitations et d'avoir obtenu de M. Tarde qu'il consentit à laisser publier ce travail. Tous les philosophes auront profit à méditer ces fortes et si originales réflexions sur les notions de temps et de finalité. (N. D. L. R.)

plus souvent, à se répéter. Toute réalité, en effet, molécule vibrante, cellule féconde, sensation multipliée en souvenir, etc. — tend à se reproduire. Mais ne nous égarons pas. Concevoir un fait, au résumé, c'est envisager la réalité sous son aspect positif, *indicatif*; concevoir une loi, c'est l'envisager sous son aspect nécessaire, *conditionnel* ou impératif. Mille univers autres que le nôtre auraient pu se conformer aux lois de notre univers; et leur certitude conditionnelle, leur vérité est affirmée par ces lois. La loi de l'attraction newtonienne ne s'applique ni plus ni moins à notre système solaire qu'elle ne s'appliquerait à n'importe quel autre système d'astres différents, animés d'autres vitesses, situés à d'autres distances, tournant dans une direction inverse dans le vide immense de notre éther. Chaque gravitation effective des astres actuels se conforme à cette loi, soit; mais pourquoi ces astres, et non d'autres? Pourquoi telles phases astronomiques successives, et non des périodes différentes? Newton n'a pas à s'en occuper. On croira peut-être répondre en formulant ce qu'on appellera une loi de l'évolution universelle; par exemple, Spencer dira: « L'évolution est une intégration de matière accompagnée d'une dissipation de mouvement..., etc. » Je le veux bien; mais, dès lors qu'elle est l'expression verbale d'une loi et non pas seulement l'énoncé d'un fait, cette proposition ne s'applique pas plus spécialement à notre évolution cosmique ou vivante particulière qu'elle ne s'appliquerait à toutes les évolutions différentes imaginables conformément à cette loi. Cette formule se prétend dérivée du principe ou loi de la conservation de l'Énergie; ne discutons pas pour le moment cette dérivation; mais pourquoi telle quantité d'énergie conservée, et non une quantité moindre ou plus grande? Admettons que le changement continu des choses se réduise à la solution continue d'une infinité de problèmes de mécanique, renfermés implicitement dans l'axiome ou théorème en question ou dans tout autre, mais n'oublions pas que tout problème suppose des *données* tout à fait indépendantes du théorème au moyen duquel on peut le résoudre. Ici les données sont malheureusement les inconnues pour nous, à savoir les faits ignorés dont l'élection inexplicable parmi tant d'autres possibles a entraîné la nature caractéristique et la série particulière des autres faits, et dirigé dans tel sens déterminé les voies constamment légales de l'univers. Or, quand nous cherchons ainsi à appuyer les faits sur les faits, il est remarquable que nous demandons toujours au fait antérieur son

appui pour le fait postérieur, et jamais *vice versa*. Quelle est la cause de cette tendance presque invincible? Est-elle légitime ou non? Telles sont les deux questions que je vais examiner dans cet article.

Stuart Mill, dans sa Logique, oppose fortement à la régularité de l'action des causes l'arbitraire manifeste de ce qu'il appelle la *collocation primitive* des causes, expression juste mais incomplète et exclusive. Elle est juste en ce sens qu'elle reconnaît la nécessité de recourir à un fait pour achever l'explication insuffisante des faits fournis par les lois. Elle est incomplète et exclusive, parce qu'elle méconnaît la possibilité de trouver le fait ou les faits *explicatifs* dont il s'agit dans l'avenir aussi bien que dans le passé, et localise dans le passé exclusivement, dans le plus haut passé imaginable, inaccessible, à vrai dire, et fuyant à l'infini, dans un temps hypothétique qualifié primitif et absolument indéterminable, la raison des choses. Contrairement à ce vain mirage de la pensée, à ce préjugé trompeur qui attribue à un moment imaginaire du temps, suivant une seule des deux directions du temps, le monopole explicatif des réalités, je suis d'avis qu'il n'y a pas plus de motifs de demander au passé qu'à l'avenir la clé de l'énigme offerte à l'esprit par la bizarrerie du réel, et qu'il y a lieu de compléter l'un par l'autre ces deux extrêmes, la collocation primitive des causes et la destination des choses. C'est tout ce que je me propose de montrer. En d'autres termes, l'action de l'avenir, *qui n'est pas encore*, sur le présent, ne me paraît ni plus ni moins concevable que l'action du passé, *qui n'est plus*.

Peut-être qualifiera-t-on cet argument de sophisme; on objectera que le passé n'est devenu passé qu'après avoir agi, qu'il existait en agissant, et qu'après l'évanouissement des êtres et des faits passés, ce n'est plus eux qui agissent, mais leur empreinte réellement subsistante dans les êtres et les faits présents. Mais qu'on pousse cette objection à bout: si elle est fondée, si, en d'autres termes, le présent seul agit sur le présent, le passage du présent au futur, du passé au présent, le changement, en un mot, est incompréhensible; toute action doit être instantanée; la réalité vraie ne peut être qu'actuelle, ou, s'il faut admettre forcément un laps de temps, elle ne peut que durer sans jamais changer. Par suite, tout ce qui change en apparence dans le monde doit être réputé non réel; la substance est tout, les phénomènes sont illusoire. Seulement, dans

ce cas, à quoi bon distinguer présent, passé, futur? et pourquoi attribuer au néant passé sur le néant présent une action, néant elle-même, que l'on refuse au néant futur? Les phénomènes ne s'expliquent pas entre eux, c'est leur source commune, la substance, qui les explique. Mais la substance est, par hypothèse, immuable!

Donc, de deux choses l'une : ou l'on n'admet que des phénomènes sans substance, et, comme je viens de le montrer, on ne saurait, à moins de nier le fait même du changement, c'est-à-dire les phénomènes, motiver la préférence accordée au passé sur le futur pour l'explication du présent; — ou l'on attribue aux réalités passagères, et partant illusoire, une source permanente, identique, éternelle, qui explique entièrement les phénomènes et n'est qu'exprimée par eux; et, dans cette hypothèse, il serait contradictoire de rendre compte des faits et des êtres actuels par les faits et les êtres antérieurs, puisqu'une autre explication en est déjà fournie. Et cette autre explication, quelle est-elle au fond? L'idée de substance est si loin d'exclure l'idée de finalité qu'elle consiste essentiellement dans la combinaison des deux idées de fin et de cause. Elle est conçue, en effet, comme une force qui dirige et n'est point dirigée, comme une source qui guide elle-même ses flots et n'est en rien modifiée par leur mode d'écoulement : or, elle serait modifiée, il y aurait du changement en elle, elle cesserait d'être elle, si elle décidait de la direction des flots successifs au fur et à mesure de leur écoulement, et faisait dépendre chaque nouvelle décision du résultat acquis des décisions précédentes. La raison d'être des phénomènes, puisée dans l'idée de substance, doit donc participer à l'immutabilité, à l'éternité de cette dernière. Mais qu'est-ce qu'une pareille conception, si l'on essaie de la rendre intelligible? Qu'est-ce sinon l'idée d'un *plan* successivement révélé, mais nullement transformé (comme il le faudrait pour légitimer le préjugé que je combats) durant le cours de ses révélations?

Ainsi, quelque système qu'on admette, l'idée d'une prédétermination, d'une *action à distance* à travers le temps, analogue à l'attraction newtonienne, et non moins difficile à faire entrer dans les esprits, s'impose forcément.

Le déterminisme, évidemment, implique la finalité. Pourquoi cependant ces deux doctrines se heurtent-elles partout dans les polémiques de la science? Une bille choquée continue à se mouvoir après le choc; un ovule fécondé se développe et gardera perpétuel-

lement la marque de ce fait rapide de la fécondation, rencontré également fortuite; l'image mentale d'une sensation vit très longtemps et agit en nous après celle-ci. Cela ne nous étonne pas; cela nous paraît tout naturel; nous n'avons nullement peiné à rendre compte du mouvement de la bille par le choc, des caractères de l'individu vivant par l'acte de la fécondation; de la persistance du souvenir par l'impression primitive. Pourquoi tant d'esprits, au contraire, se refusent-ils à expliquer, au moins en partie, les mouvements de la nébuleuse par la gravitation des planètes à laquelle il fallait aboutir; la planète par la vie qu'il fallait faire éclore, la feuille par la fleur, l'enfant par l'homme, l'inférieur par le supérieur? — C'est que le préjugé du Libre Arbitre vit toujours dans l'esprit des déterministes les plus ardents. Tout le monde est convaincu que rien ne peut empêcher ce qui a été d'avoir été; mais on n'est pas porté à admettre avec une égale conviction que rien ne saurait empêcher d'être dans l'avenir ce qui doit être. « Le monde, dit M. Littré (*La science au point de vue philosophique*), le monde, si peu que nous le connaissions, nous offre toutes choses disposées d'abord par et pour la matière inorganique, et secondairement, *s'il y a lieu*, pour la vie. » S'il y a lieu! M. Littré, ce déterministe, admet donc le contingent, le caprice, la possibilité, pour la vie, d'être ou de ne pas être, au gré du « jeu » de la matière! N'est-ce pas contradictoire?

Ce que je dis du déterminisme est surtout vrai de l'évolutionnisme. Ou ce dernier système n'est rien, ou il ajoute quelque chose au déterminisme ordinaire, et c'est justement, qu'on le veuille ou non, l'idée de finalité dépouillée de tout vernis théologique, c'est-à-dire réduite à l'action des faits futurs. A la finalité ordinaire, à l'harmonie *préétablie*, je comprends qu'on oppose la doctrine de l'évolution, si par celle-ci on entend l'harmonie *co-établie* et non *post-établie*. Mais si, par évolution, on entend mécanisme pur, négation d'une orientation de l'Univers, ce n'est pas évolution qu'il faut dire, c'est expansion et tâtonnement dans tous les sens. Évolution signifie expressément direction dans un sens déterminé. Évolution affirme qu'en outre du lien causal simple, unilatéral (*loi*) qui existe entre les *conditions* et le *résultat* (possibles ou réels, n'importe) il y a un lien de causalité réciproque entre les phénomènes réels successifs. — Nous n'avons pas d'ailleurs à nous demander ici quel est le rapport de ces deux sortes de rapports, et s'il convient de ne voir dans les lois que de simples instruments de l'évolution, ou dans l'évolu-

tion qu'un simple corollaire des lois. En d'autres termes, le possible (le certain conditionnellement) est-il simplement le rayonnement du réel, sans lequel il serait un pur néant, — ou plutôt le réel n'est-il que la concentration et la mise en rapport des divers ordres de possibles, leur lutte féconde et leur mutuelle mutilation? Question métaphysique, bonne à éluder. — Au surplus, si l'évolution est définie une différenciation et une adaptation graduelle des faits successifs, j'observerai deux choses. En premier lieu, la nécessité pour un phénomène de différer des autres, aussi bien des suivants que des précédents, implique sa détermination par ceux-là aussi bien que par ceux-ci; en second lieu l'adaptation est le rapport non de deux êtres l'un à l'autre, mais de deux êtres à leur action commune ultérieure. Ce n'est pas au charbon de terre que la locomotive est adaptée, mais ils le sont ensemble à la locomotion; ce n'est pas à la lumière que l'œil est adapté (ni même qu'il correspond, car il y a mille manières autres que la formation de l'œil, de correspondre à la lumière), mais la lumière et l'œil sont ensemble adaptés à la vision. Ce n'est pas à l'ovule que le spermatozoïde est adapté, mais ils sont tous deux adaptés au développement embryonnaire.

Mais revenons. Les *futurs contingents* ne sont pas plus admissibles que ne le seraient les *passés contingents*, si quelqu'un imaginait de les concevoir. Je vais plus loin : il n'est pas moins inintelligible de situer la raison des choses dans le passé seul qu'il ne le serait de la situer dans l'espace à droite plutôt qu'à gauche, au nord plutôt qu'au midi. Un homme qui marche ne songe pas à expliquer ce qu'il rencontre à chaque pas sur son chemin par ce qui est derrière lui plutôt que par ce qui est devant lui. Il n'y manquerait pourtant pas, si, au lieu d'être capable de voir tour à tour et également bien ce qui est devant et ce qui est derrière, il ne pouvait voir jamais que ce qui est derrière. Aussi est-ce parce que nos *prévisions* sont presque toujours incertaines et confuses et nos *souvenirs* relativement clairs et précis, que nous octroyons aux néants antérieurs, de préférence aux néants futurs, le privilège d'expliquer le réel, le présent. Nous induisons l'avenir du passé, *qui est le connu pour nous*; jamais, le passé de l'avenir, qui est l'énigme; le passé nous fait connaître l'avenir, de là l'illusion de penser qu'il le fait être; et comme toute induction se présente à nous sous la forme d'une dérivation, et éveille les images de fleuve, d'eau courante, de vol ou de marche rapide, nous sommes forcément enclins à les appliquer au passage du

passé au présent et à l'avenir, c'est-à-dire au temps. De là notre conception du temps : nous le représentons comme un *mouvement*, comme un déplacement; mais de là aussi les insolubles difficultés que soulève cette idée comprise de la sorte. Comment ce qui remplit tout l'espace pourrait-il se déplacer? Le temps ne peut donc pas être un mouvement. Mais pourquoi dire alors que le passé *va* vers l'avenir? Pourquoi ne pas dire aussi bien que l'avenir *vient* vers le passé? Illusion de notre entendement, qui nous fait considérer le passé comme *déterminant* (car pour nous il est *éclairant*) et l'avenir comme *déterminé* (car pour nous il est *éclairé*). L'être n'est pas le connaître, et il est peu philosophique de voir dans le passé la source de l'être parce que le souvenir est la source de la connaissance. — Il y a encore une autre explication de ce préjugé, dérivée de la précédente. Si l'action du passé sur le présent nous paraît toute naturelle, tandis que celle de l'avenir sur le présent a tant de peine à pénétrer dans notre esprit, — c'est que, habitués à penser au passé *en même temps* qu'à son action, nous sommes invinciblement portés à le juger réel au moment où son effet a pourtant déjà pris sa place. L'action du passé doit nous paraître celle d'une réalité, bien qu'il ne soit plus, tandis que le futur nous paraît ce qu'il est effectivement, un pur néant. — Celui qui, après la fin de l'Univers, contemplerait mentalement le déroulement complet de ses phases, verrait sans doute qu'il importe peu, pour expliquer l'apparition d'un anneau de la chaîne, d'invoquer les faits antérieurs ou postérieurs, d'avoir recours à *alpha* ou à *oméga*. Mais nous, compris dans l'évolution de ce monde qui doit finir, nous ne nous faisons une idée de sa course vers un but mystérieux qu'en suivant la traînée d'ombres fuyantes, — nommées souvenirs, que les réalités évanouies laissent en arrière dans nos esprits. Aussi le monde est-il pour nous précisément comme un de nos livres que nous ne pouvons lire qu'en un sens, et dont les caractères nous deviennent inintelligibles, insignifiants, si nous les regardons tournés sens dessus dessous, bien qu'ils n'aient pas changé.

On peut, il est vrai, me faire observer qu'il est des parties, sinon des directions de l'espace, mieux connues que d'autres, et que, par suite de mon raisonnement, ces lieux devraient à nos yeux monopoliser la raison des choses. Mais c'est précisément ce qui s'est longtemps produit, ce qui se produit encore; comme, dans l'immensité des cieux, nous ne connaissons que le globe terrestre, les peu-

ples illettrés, et même les philosophes, depuis Aristote jusqu'à Hegel inclusivement, sont portés à faire de la terre, et d'une petite partie de la terre, de leur patrie, de leur ville natale, le centre de l'Univers. Ici l'arbitraire d'une localisation de la raison des choses saute aux yeux. Mais sa localisation dans une partie ou une direction du temps n'est pas plus rationnelle.

On croit, bien à tort, devoir proscrire l'idée de finalité comme une Intelligence prévoyante. Je réponds que, si l'action du futur sur le présent suppose une Prévoyance, l'action du passé sur le présent suppose tout aussi bien une Mémoire. Mais quelle Mémoire expliquerait des faits tels que l'atavisme et la transmission héréditaire des moindres particularités physiques ou morales? Quelle Prévoyance expliquerait la prédestination d'un germe à son type? — Constatons les faits, ne nous préoccupons pas ici de leurs causes insondables.

## II

Il résulte de ce qui précède que l'ordre d'apparition n'est pas indifférent. Il importe (pourquoi? nous l'ignorons) que le fait destiné à être antérieur passe avant, que le fait destiné à être postérieur vienne après. La détermination réciproque des phénomènes a pour effet de différencier la durée, de même que la mutuelle attraction des astres différencie l'étendue en donnant à chacun de ses points des vertus particulières. On aurait donc bien tort d'invoquer, à l'appui de la causalité exclusive du passé, l'impossibilité où nous sommes de renverser mentalement la série des phases d'une évolution des événements d'une histoire. Étudions un instant cette hypothèse; imaginons, par exemple, le passage de l'homme civilisé à l'état sauvage, à travers des phases historiques à reculons; supposons que la chaîne rigoureuse des faits déroulés depuis la fabrication d'un obus jusqu'à son explosion finale ait lieu au rebours, commencée par l'explosion et terminée par l'extraction du minerai de fer; essayons de raconter la vie d'un Romain qui prendrait naissance dans son urne funéraire, puis deviendrait cendre tiède, chaude, brûlante, puis cadavre à demi consumé, puis cadavre intact, puis vieillard, puis homme mûr, puis adolescent dépouillé de la prétexte, puis embryon, puis ovule, et enfin rien. — Est-ce intelligible? Non. Pourquoi? La réponse n'est pas aussi aisée, ni surtout aussi oiseuse qu'elle peut le paraître; et l'étude approfondie de

telles hypothèses, absurdes en apparence, pourrait bien nous faire toucher du doigt la réalité d'une orientation de l'Univers, beaucoup mieux que ne le font des déclamations de moralistes. — Si nous entrons dans le détail des séries imaginaires que j'indique, si nous ne nous contentons pas de jeter sur cette marche rétrograde un coup d'œil superficiel, nous verrons que leur supposition est fondée sur des idées contradictoises. On parle du feu, et l'on dit qu'il *débrûle* au lieu de brûler; on nomme des substances chimiques et on leur prête des combinaisons ou des décompositions contraires à leurs affinités constitutives; il est question d'industrie, de science, d'administration, mais d'une organisation qui consiste à désorganiser, d'une science à rendre ignorant, d'une industrie qui ne produit pas mais détruit... etc. — Cela est inadmissible; or, qu'est-ce à dire, sinon qu'un être et son action sont inséparables? s'il en est autrement, si l'être était indépendant de son action, s'il n'était point déterminé par elle (et, par suite, s'il ne déterminait point, en retour, les êtres dont il émane), si, en d'autres termes, *ce qu'il sera ou ce qu'il fera* n'entraîne pas nécessairement dans ce qu'il est, quelle difficulté y aurait-il à unir mentalement l'idée d'un être avec l'idée d'une action diamétralement contraire à celle qui lui est *inherente*, et non pas simplement *adhérente*?

Ce qui marque le rigoureux enchaînement des faits c'est l'indépendance, en un sens réelle, des êtres, manifestée par la divergence de leurs développements, par leur lutte, leur choc, leur destinée de brusques entraves ou de secours inattendus. On distingue, et l'on a raison, entre le développement naturel d'un être, et ce qu'on appelle les *accidents* de sa vie. On est assez disposé à voir de la finalité dans la série des phases qui constituent son évolution dite normale; on se refuse à la reconnaître dans la série des hasards du sort. Mais on oublie que le développement de l'Univers, distinct des nôtres, se compose précisément de nos avortements individuels. Ce développement de l'Univers, n'est-ce pas le changement qui change sans cesse, la différence qui se différencie éternellement, et qui s'incarne en chacun de nous par nos bizarreries et nos douleurs<sup>1</sup>?

1. On remarquera que la notion de différence ou de différenciation (changement) a ce privilège unique de pouvoir se retourner contre elle-même, se faire face, se donner pour but à elle-même. On ne peut pas dire un *mouvement mù*, à moins qu'on n'entende par là un mouvement variable, différencié. Au contraire, rien de plus clair et de plus naturel que les expressions de *différenciation différenciée* et de *différence différente*. Il n'y a pas, à notre sens, de

Nos mutilations, nos blessures sont nos signalements; et, dans cette succession d'aventures qui caractérisent chaque moment de notre vie, je ne puis voir que la suite de l'aventure première, du mariage unique, singulier, auquel nous devons d'avoir apparû, d'avoir été individualisés un jour. Né d'une rencontre, qui nous a fait autres que tout le reste de l'Univers, nous allons nous rencontrant et nous altérant jusqu'à la mort; et tout cela est justement appelé fortuit, car les êtres qui se croisent ainsi ne se cherchaient pas, mais leur croisement n'en a pas moins été nécessaire et fatal. Notre malheur vient de ce que, appelés à l'existence pour rendre témoignage à la loi du changement, nous naissons avec une loi propre et contraire, avec des aptitudes illimitées et inutiles, certaines, mais irréalisables et impuissantes, qui s'affirment en s'avouant vaincues. Mais cette opposition, c'est une différence encore; et nos protestations mêmes attestent la loi qui nous crée.

### III

Le propre des savants simplement déterministes est de considérer l'évolution particulière qu'ils étudient, abstraction faite de toute autre. Nous pouvons distinguer quatre évolutions, concentriques en quelque sorte, à savoir, en allant du centre à la circonférence : l'évolution individuelle (qui a donné l'idée des autres, et où le cachet de l'idée de finalité est bien marquée), l'évolution spécifique, l'évolution géologique (ou planétaire), et l'évolution astronomique. Les changements de l'espèce vivante sont si lents qu'elle doit paraître

meilleure définition de l'évolution universelle; c'est là le *noyau* (avec quelque chose de plus) de ce que la formule trop complexe de l'évolution, donnée par Spencer, contient de plus vrai. — On a bien essayé de dire une *sensation sentie* par opposition aux sensations dites inconscientes, mais rien n'est plus conjectural et ne semble plus contradictoire que l'hypothèse de ces dernières. — J'observerai cependant (remarque importante peut-être pour l'explication de l'idée du devoir) qu'il y a des *désirs désirés*. L'objet d'un désir qu'on désire éprouver mais qu'on n'éprouve pas, par exemple le désir du salut d'un ennemi en danger, est jugé *désirable*, c'est le *bien*; le désir désiré et non éprouvé n'est pas éloigné d'être le devoir, de même que le changement changeant n'est pas éloigné d'être la vie. Mais il est clair que le désir objet du désir n'est un désir que de nom, tandis que le changement attribut du changement est un changement réel, par exemple, les perturbations d'une courbe ou les déviations d'un type spécifique, ou dans un autre sens, le passage, *par degrés*, de la différence de degrés à la différence de nature, ce qui se produit quand une courbe ou un type spécifique, à force de varier d'une certaine manière, finissent par se transformer en une autre courbe ou un autre type.

immuable aux yeux du physiologiste absorbé dans l'étude du corps vivant individuel. Les transformations géologiques sont si lentes que le naturaliste plongé dans l'étude d'une faune ou d'une flore particulière peut se permettre, sans inconvénient, et même avec avantage, pour plus de simplicité, de considérer l'âge géologique actuel comme devant toujours durer. La même raison donne au géologue le droit de ne pas tenir compte, dans ses calculs, du terme où s'achemine si lentement le monde solaire. On imite ainsi l'exemple des astronomes qui regardent comme infinie, bien qu'ils soient assurés qu'elle est finie, la distance des étoiles très éloignées qui leur servent de points de repère.

Partant de là, on doit naturellement méconnaître l'action des faits futurs dans le sein même de l'évolution particulière qu'on étudie. Voici pourquoi. Si l'univers se composait d'un seul individu vivant, si toute l'évolution cosmique se réduisait à cette seule évolution individuelle, ma manière de voir ne souffrirait point de difficulté. Rien, en effet, n'entraverait ou ne paraîtrait entraver le cours de cette évolution unique, et elle atteindrait sûrement sa fin. Il n'en est plus de même si plusieurs individus sont appelés à évoluer ensemble et côte à côte. A envisager chacun d'eux séparément, — par exemple, un mouton pris à part, abstraction faite de son voisin le loup, — nous concevons pour lui une évolution dite *normale* qui se réalisera ou ne se réalisera pas suivant qu'il mourra de sa belle mort ou sera dévoré par le loup. Admettons qu'il soit dévoré; dans ce cas, on refusera généralement d'admettre que cet événement final, que ce dénouement fatal de l'évolution du mouton ait été pour quelque chose dans la manière dont s'est accompli l'événement initial, à savoir la fécondation de l'œuf d'où l'embryon du mouton est sorti. L'idée ne nous vient pas que cette rencontre de deux évolutions individuelles, d'où est résultée la fin soi-disant anticipée de l'une d'elles, pourrait bien être un des innombrables faits constitutifs d'une évolution supérieure, celle de l'espèce-loup ou de l'espèce-mouton. L'idée ne nous vient pas, si évolutionnistes que nous soyons ou que nous croyons être, de conjecturer que ce meurtre et tous autres événements de même nature trouvent leur explication dans les destinées futures du type auquel appartiennent les individus immolés ou mutilés, ou, plus complètement, dans la nécessité de la différence, soit spécifique, soit individuelle, seule justification du mal sur la terre... Ne semble-t-il pas qu'il n'y ait absolument rien de commun

entre les diverses évolutions? Ne dirait-on pas qu'on oublie leur commune origine? — Pareillement, lorsque l'évolution individuelle se trouve en conflit avec l'évolution géologique (par exemple, les mammoths saisis par la période glaciaire? ou, plus simplement, une vigne gelée, une disette, etc.), on rend compte de ces faits par leurs circonstances antérieures. La vigne, dit-on, n'eût pas été gelée si elle eût fleuri plus tard; c'est donc parce qu'elle a fleuri trop tôt qu'elle a été gelée. Mais ne peut-on pas dire aussi bien que, si elle n'eût pas dû être gelée, elle n'eût pas fleuri si tôt, en sorte qu'elle a fleuri trop tôt parce qu'elle devait être gelée?

Ce qui trompe en ces questions, c'est la notion utile mais erronée du développement appelé normal. On appelle *normale* une évolution qui est jugée devoir être la même, se répéter identiquement, chez tous les individus qui ont débuté de la même manière. Le normal ainsi entendu est au rebours du cours des choses; il nie la grande loi de la Différence, c'est-à-dire de l'immolation et du sacrifice nécessaire. Si toute vie eût évolué normalement depuis l'origine de la vie, nous en serions, pour toute faune, aux animalcules primitifs. Transportée dans le monde social et moral, où elle prend le nom usurpé de justice, cette fausse notion y produit des effets qui nous font juger de leur cause : l'envie, la haine, la rébellion, le lâche apitoiement sur soi au récit ou à la vue des félicités qu'on n'a pas eues, et qui sont données par le romancier, le dramaturge ou le démagogue, pour la part légitime et la condition *normale* d'une âme humaine. Comme si rien pouvait nous être plus essentiel, à nous êtres accidentels, que les accidents même de notre existence! Ne confondons pas, d'ailleurs, l'idéal avec le normal; ils sont ennemis. L'idéal nous appelle et nous entraîne hors des limites de notre nature; le normal nous y retient. L'idéal est en même temps le privilège et l'injustice; c'est la beauté, c'est le génie, c'est la grandeur, qui sont des anomalies.

#### IV

On ne s'étonnera pas de me voir insister encore sur un problème si important. Assimiler l'action des faits futurs à celle des faits passés, n'est-ce pas expliquer l'une et l'autre action, éclairer la causalité et la finalité l'une par l'autre? N'est-ce pas, en outre, montrer qu'il y a un sens à la marche des choses, que l'Univers ne fait pas de l'ordre avec du désordre, de l'harmonie avec des combinaisons

non viables tour à tour essayées? L'intérêt de la question est évident.

Mais d'abord entendons-nous bien. L'action des faits futurs ne suppose pas la détermination mutuelle de tout pour tout indifféremment. Il est conforme au grand but de la Différence que l'action d'un phénomène sur les autres et réciproquement, comme l'attraction réciproque des corps célestes, s'exerce suivant des degrés innombrables d'intensité diverse et de mille manières différentes. Telle influence est si prépondérante qu'on peut lui attribuer le titre exclusif de cause; telle autre est, pour ainsi dire, égale à zéro. Il y a des séries de phénomènes plus étroitement liés entre eux, les phénomènes vivants; et, dans cette série, il y a des *points saillants*, par exemple tel caractère organique qui se transmet par atavisme, ou bien tel état organique futur vers lequel les états antérieurs se dirigent plus ostensiblement que vers tout autre: on peut considérer les types qu'Agassiz appelle *prophétiques* comme faisant pendant aux phénomènes de retour. Dans l'un et l'autre cas, il s'agit de faits saillants, ici passés, là futurs, qui agissent fortement sur une chaîne de faits organiques, ici postérieure, là antérieure. — Toutes choses égales, d'ailleurs, un phénomène agit d'autant moins sur un autre qu'il est séparé de celui-ci par un temps plus considérable. Par suite, le déterminisme scientifique est, dans la pratique, autorisé à ne compter, parmi les facteurs d'un phénomène, que les circonstances concomitantes, et à affirmer que, si ces circonstances concomitantes viennent à se répéter, le phénomène se répétera. Toutefois ceci ne doit être entendu que sauf certaines restrictions importantes, où la vérité théorique se fait jour. Deux germes vivants de la même espèce, aussi semblables qu'on les suppose, auront beau être placés dans des conditions identiques, les particularités caractéristiques des ascendants interviendront, par une influence héréditaire inexplicable, pour donner à chacun des êtres issus de ces germes une nature ou une physionomie distincte, un cachet spécial. Les faits historiques étudiés par un esprit supérieur donnent parfois aussi la preuve expérimentale de cette *action à distance* des faits futurs.

La vie, disais-je, n'est qu'un mode d'action plus étroit des faits futurs, un enchaînement particulièrement vigoureux d'influences; et, parmi les faits vitaux eux-mêmes, les faits intellectuels se distinguent par une connexion encore plus étroite. Chose frappante: en même temps que l'action des faits passés (*habitude, hérédité*) y est plus manifeste que partout ailleurs, l'action des faits futurs, c'est-à-

dire la finalité, y paraît d'une évidence singulière. Cette double action semble croître parallèlement; il serait aisé, je crois, de montrer que les organismes où l'influence modificatrice de l'habitude et de l'hérédité est moins marquée sont ceux où l'harmonie des fonctions et des organes et leur orientation vers une fin commune frappent moins les yeux de l'esprit. C'est ainsi, d'ailleurs, que ce mode suprême de la vie, appelé l'intelligence, présente une solidarité pareille entre le développement de la prévoyance et celui du souvenir. Le lien des deux principes de l'hérédité et de la finalité est tel que le darwinisme, en voulant s'appuyer sur le premier, n'a pu s'empêcher de recourir au second, sous le nom de principe de corrélation des organes. On observera qu'il est impossible de concevoir ou d'imaginer même comment, sans cette solidarité ou finalité organique, la sélection naturelle et sexuelle pourrait construire un type nouveau sur les ruines d'un type ancien ébranlé et démoli par elle. Une modification se produit et s'accumule quelque part dans l'organisme : il n'appartient qu'au principe de corrélation de mettre le reste de l'organisme à ce nouveau ton, d'élever sur cette base nouvelle un nouvel édifice. Pourquoi donc avoir relégué dans l'ombre ce coopérateur indispensable, qui mériterait le premier rang ?

La contre-épreuve de la vérité précédente nous est donnée par la nature inorganique. Le passé éloigné n'agit pas — si ce n'est d'une manière générale, et au point de vue de l'évolution cosmique — sur les phénomènes physico-chimiques. L'habitude n'a aucune action sur eux; les circonstances concomitantes déterminent à elles seules leur apparition. Pareillement, l'on constate que l'avenir n'agit pas non plus sur ces phénomènes, — si ce n'est en un sens très élevé et très éloigné, nullement spécial à ces sortes de faits. C'est l'inverse des faits de la vie. D'ailleurs, ces derniers sont soumis également à l'action générale dont je parle, et à laquelle les phénomènes inorganiques eux-mêmes ne peuvent se dérober. Mais les faits de la vie et les faits de l'intelligence y ajoutent leur mode d'influence plus particulière du passé et du futur. Aussi Claude Bernard distingue-t-il avec beaucoup de justesse entre les finalités vivantes et les finalités cosmiques.

Il est donc des degrés et une hiérarchie d'influences échelonnées, et la science humaine, qui, dans l'impossibilité de tout connaître, doit déchirer le tissu des faits pour le pénétrer, est fondée à ne s'attacher qu'aux influences capitales. Elle recherche les faits d'une

grande masse, en quelque sorte, les faits attractifs qui groupent et meuvent autour d'eux nombre d'autres faits. Mais cet amour de l'unité, ce goût de la simplicité des explications ne devrait-il pas logiquement la conduire à voir la raison des choses tantôt dans le passé, tantôt dans l'avenir, suivant que le type accompli auquel se rapporte l'être ou l'état considéré lui est antérieur ou postérieur? Les restes rudimentaires d'un type ancien s'expliquent par lui; mais l'embryon s'explique par l'être complet. Pour comprendre le ptérodactyle étudiez l'oiseau, s'il s'agit de traces subsistantes de l'animalité dans le corps humain (poils épars, pointe mousse de l'oreille (?), ongles courts et faibles, etc.) qu'on nous renvoie au singe, je le veux bien; mais, s'il s'agit de nos caractères essentiels, de notre organisation cérébrale, de nos institutions, il vaudrait peut-être mieux nous adresser aux hommes du xxx<sup>e</sup> ou du xl<sup>e</sup> siècle qu'à nos ancêtres préhistoriques. L'histoire humaine n'est, de nos jours, une énigme si indéchiffrable que parce que l'apogée de la civilisation n'est pas encore atteint. De ce haut faite, si nous l'atteignons jamais, nous embrasserons et jugerons aisément les siècles embryonnaires où nous ne voyons maintenant que nuit sans étoile, horizon sans pôle, dédale sans fil conducteur.

Cependant, l'amour de l'unité et des explications simples est loin d'être assez fort chez la plupart des théoriciens pour se rendre maître en eux du préjugé enraciné que je combats. Même plus simple que l'explication par le passé, l'explication par le futur n'est point admise. Y a-t-il rien de plus inconséquent? Quand plusieurs séries de faits vont divergeant à partir d'un fait passé (des lignées animales ou végétales à partir d'un accouplement primordial, des générations de mots à partir d'une racine, des éclats d'obus à partir d'une étincelle tombée sur de la poudre, des suites de phrases à partir d'un éclair mental, d'une rencontre d'idées dans l'esprit, etc.), il semble évident que le fait passé contient la cause explicative des phénomènes ultérieurs. Mais, lorsque plusieurs séries de phénomènes vont convergeant vers un même fait consécutif (convergence de divers systèmes de famille et des diverses formes de propriété, polygamie, polyandrie, mariage hors de la tribu, mariage dans la tribu, communauté des femmes et des biens, etc., vers un système unique de famille et une forme unique de propriété, adoptés par tous les peuples à mesure qu'ils se civilisent, — convergence des diverses morales vers la même morale, — convergence et combi-

raison de deux corps chimiques venus de points éloignés, — convergence et mariage de deux individus vivants, nés à une grande distance l'un de l'autre, — convergence et association mentale, dans un cerveau humain, de deux ou plusieurs idées d'origine différente, qui viennent à se rencontrer en une idée de génie, — convergence et choc de deux corps célestes qui se brisent, etc.), nous n'avons jamais l'idée d'expliquer, même dans une certaine mesure, les directions multiples de ces séries convergentes par le résultat *un* de leur rencontre. Cependant, il est clair (et je prends l'exemple le plus défavorable à ma thèse) que je suis, moi ou tout être vivant quelconque, le résultat d'un mariage qui en suppose deux autres, lesquels en supposent quatre autres, et ainsi de suite en remontant dans un passé illimité; il est certain que, si n'importe lequel de ces mariages innombrables n'eût pas été ce qu'il a été, exactement ce qu'il a été, et, par suite, si l'individualité des conjoints, leur manière d'être, le détail biographique de leur existence, avaient tant soit peu différencié, je ne serais pas venu au monde. Quoi de plus simple, dès lors, que de me considérer comme le point vivant auquel se suspend, momentanément, ce réseau compliqué de faits, la clé ou une des clés de cet hiéroglyphe, l'embouchure de ces fleuves de lignées humaines qui descendent vers moi? Est-ce que ce caractère par lequel je les rattache à moi ne me permet pas d'affirmer que je suis, *partiellement* et en un certain sens, leur raison d'être? Si on repousse cette prétention, quel motif peut-on avoir de me considérer comme la raison d'être, même partielle, des enfants qui naîtront de moi? On ne peut m'objecter que le libre arbitre, ce préjugé anti-scientifique par excellence. M'objectera-t-on le bon sens? Mais le bon sens, avant tout, c'est la logique; et, comme je ne m'adresse qu'aux déterministes, j'ai le droit de dire qu'ils sont forcés, pour être conséquents, de m'accorder ce point. Un déterministe, en effet, doit croire que, dès la plus ancienne époque de la nébuleuse primordiale, il *était certain*, absolument certain (ignoré, n'importe!) que je serais, que je serais tel et non autre, que j'écrirais à cette heure et que j'écrirais ceci à son adresse.

Pour échapper à cette nécessité enchaînée et rigoureuse, à ce *ferreus ordo*, il ne reste, à ma connaissance, qu'une issue : c'est une théorie mixte, délicate et profonde, partant peu connue, de M. Cournot, sur les rapports du Hasard et de la Raison des choses, deux idées que nul n'a élucidées comme lui. J'indiquerai cette vue géné-

rale, que les bornes de ce travail et surtout celle de mon savoir ne me permettent pas de suivre dans le détail de ses applications, où éclatent la richesse et la sagesse, le sens droit et subtil, la force en même temps coordinatrice et pénétrante de l'éminent philosophe. M. Cournot distingue, dans les événements historiques comme dans les faits géologiques ou vitaux, ce qu'ils présentent de fortuit et ce qu'ils révèlent de rationnel. Cette distinction est radicale, et met en présence deux principes irréductibles, dont l'un, la Raison, commande, et dont l'autre, le Hasard, exécute et obéit, mais avec une certaine latitude de détermination propre et une sphère indéniable de liberté. De là, trois rapports possibles (si du moins j'ai bien suivi et compris, à travers tant d'autres aperçus intéressants, la pensée de l'auteur). Tantôt le hasard se soumet à la Raison, sans l'aider ni l'entraver. Ce qui s'est produit par telle voie fortuite se serait accompli, à son défaut, de la même manière ou à peu près par toute autre voie également fortuite, ou plutôt par la *moyenne* de ces voies. Le hasard, dans ce cas, est neutre, incolore, médiocre. Tantôt le hasard enlumine heureusement et brillamment la Raison, je veux dire le plan rationnel et providentiel. Tel est, en histoire, ce confluent d'heureuses rencontres historiques qu'on nomme le siècle de Louis XIV. Il a mis dans le plus beau jour la prépondérance française, qui, d'ailleurs, avec plus ou moins d'éclat, ne pouvait manquer de s'établir alors. Tantôt enfin le Hasard est contrariant. Par exemple, l'alliance de la Maison d'Autriche et de la Maison de Bourgogne a fortement entravé le cours de la civilisation européenne, et n'a produit qu'une fusion monstrueuse, inféconde, repoussée par la nature des choses, par l'hostilité des races, des intérêts, et les tendances générales de l'âge moderne. Les accidents de ce genre n'ont qu'une influence passagère, graduellement effacée par le retour inévitable de la civilisation dans son lit habituel et séculaire. Tel est le squelette de ce système ingénieux, qui mérite réflexion, mais auquel il me semble que la logique ne permet pas de se fixer. Je passe outre, en regrettant de ne pouvoir le discuter à fond.

## V

Je reviens à ma thèse, et je me demande, encore une fois, quelle est la source, non plus psychologique et vulgaire, mais élevée et scientifique, de l'erreur que je poursuis. Les phénomènes mécaniques,

avec leur clarté illusoire et la fausse espérance qu'ils laissent concevoir de tout résoudre en eux en dernière analyse, opposent ici un obstacle presque insurmontable à l'admission de la vérité. On suppose que tout est régi par les lois de la mécanique; et cette science nous montre des corps mobiles qui, livrés à eux-mêmes dans le vide, soustraits par hypothèse à toute action environnante, suivraient une direction constamment rectiligne et uniforme, c'est-à-dire iraient sans fin *du même au même*. Nous disons que cette manière d'aller est leur action propre, et que leurs courbes, leur ralentissement, leur accélération, les modifications infinies de leurs mouvements, sont le résultat de la rencontre de ces choses qui tendent séparément à *durer* et nullement à changer. On peut donc dire qu'il y a deux sortes de phénomènes bien distincts : les *durées* et les *rencontres*, ou, en d'autres termes, les éléments et les composés. Comme on attache, d'ailleurs, exclusivement à ces choses qui durent ou tendent à durer le titre de réalités, on doit admettre que les phénomènes du second genre, n'étant point l'acte propre, volontaire en quelque sorte, de ces réalités, sont loin d'avoir l'importance des phénomènes du premier genre. On est invinciblement porté à expliquer les rencontres par les durées, non les durées par les rencontres. C'est qu'on est le jouet d'une illusion anthropomorphique difficile à saisir et encore plus à dissiper : on ne considère comme expliqué que ce qu'on explique par une volonté; on ne juge *prédéterminé* que ce qui est *prévoulé*; on part de là sans s'en apercevoir; et, à son insu, on applique cette majeure implicite aux molécules mobiles, aux éléments de l'Univers. On leur attribue une sorte de volonté unique, celle de continuer leur mouvement; on ne leur attribue point la volonté de se heurter ni de combiner leurs mouvements rectilignes en mouvements elliptiques ou autres, en phénomènes divers; et par qui ces rencontres seraient-elles voulues, si elles ne le sont point par ces éléments? Dès lors, on doit penser que le seul fait réellement *prédéterminé* est le fait de la continuation du mouvement (sa direction étant indifférente), — ce qu'on appelle aujourd'hui la *conservation de la force*. Non seulement donc on réduit tous les phénomènes à n'être que des mouvements, mais, dans tout mouvement, on distingue nettement ce qui appartient en propre à l'élément matériel indépendant, isolément envisagé, ce qui, en d'autres termes, se rattache à un principe réel, à savoir les lignes droites infinitésimales décrites par cet élément et dans lesquelles sa courbe observable se résout, —

et ce qui n'appartient à aucun élément, ce qui, en d'autres termes, paraît ne se rattacher à aucun principe réel, à savoir cette courbe elle-même, composée de ces parties rectilignes hypothétiques. Aussi, tout en étant ou se croyant déterministe, tout en reconnaissant que les phénomènes s'enchaînent rigoureusement et que les faits composés sont certains d'avance au même degré que les faits simples et élémentaires, peut-on se croire autorisé, en vertu de la distinction précédente, à octroyer à quelques-uns des anneaux de la chaîne, aux faits du premier genre, le monopole explicatif. Comme si ce n'était pas justement l'indépendance constatée des divers *principes* matériels et de leurs mouvements propres qui doit nous faire admettre un Principe supérieur, un lien rationnel entre leurs rencontres successives, d'où naît la beauté du monde!

Voilà la source du préjugé signalé; c'est là qu'il faut l'atteindre. De l'erreur qui consiste à sacrifier l'importance, et même, autant que possible, la réalité du composé et du différent, de l'individuel, de vous et de moi, à l'importance et à la réalité du simple et de l'identique, de l'hypothétique autrement dit, — résulte l'erreur qui consiste à sacrifier l'action du futur à l'action du passé.

GABRIEL TARDE.